

DUPLI-CATA

Textes de la performance

## Loan

J'aime faire la fête. Les traversées de ces nuits sans sommeil commencent généralement toutes par le même rituel: à l'heure de l'apéro, je me promets que cette fois-ci, on ne m'y reprendra pas, je ne dois pas me coucher trop tard, j'ai du travail le lendemain, et une famille avec laquelle je veux être présente, il est donc hors de question de rentrer à l'aube. J'accentue cette promesse - que je ne vais pas tenir - en la répétant autour de moi, en jurant que oui, c'est sûr, je vais rentrer bien avant quatre heures, de toute façon la soirée finit à trois heures, de toute façon je suis déjà fatiguée.

Un exemple d'il y a trois semaines. Une fois ce rituel accompli, protégée par la certitude de rester sage, je sors de chez moi. Mes enfants dorment chez des amis, mon compagnon est à l'étranger, j'allume la cigarette qui convient à ce moment-là, cette impression adolescente d'avoir la nuit, la vie, une éternité devant moi. Première étape: passage chez une amie: on se serre fort dans les bras, c'est si réjouissant de savoir qu'on va passer ensemble ce temps-là, le temps hors des obligations, un temps que l'on peut presque gâcher, on bat des mains, on

applaudit. On débouche une bouteille avec des bulles, cling-cling, à toi, non à toi, alors à nous. Au fil des minutes, des verres et des substances plus ou moins légales, notre discussion prend un rythme plus enthousiaste, je ne sais même plus vraiment de quoi on parle, mais on parle. C'est une sorte de jeu, l'une raconte sa semaine, ou une anecdote, parfois un ragot, et l'autre écoute, mais en même temps elle acquiesce, elle ponctue la parole de l'autre par des « oui », des « ok », des « non mais c'est pas possible », c'est une sorte d'encouragement, comme un entraîneur qui supporte ses joueurs, « allez », « vas-y », « continue », « lâche pas la pression » ! Il y a bien un moment où celle qui avait commencé à raconter est arrivée tout en haut, la pression redescend, on remplit les verres, on allume une cigarette. Et là, les rôles s'inversent, celle qui écoutait se met à parler, et celle qui parlait se met à écouter, et là de nouveau, ça monte, ça monte, et pour l'une comme pour l'autre, rien n'est plus agréable que ce débit frénétique de mots. C'est une comparaison qui ne parlera pas à tout le monde, mais cela ressemble à une partie de tennis: les jeux s'enchaînent, chacune au service à tour de rôle, et la tension qui monte parfois en fin de set. La soirée avance, il est environ 23 heures.

La parole et son rythme subsistent mais les sujets n'ont ni queue ni tête, ça se délite mais c'est pas grave. A cette heure-là, les corps ont besoin de prendre leur place et de s'activer, et c'est comme si par dessus la couche des mots, on rajoutait la couche des activités qui elles-aussi, s'accordent au phrasé des mots. Pour ma part, je multiplie les actions: je vais à la salle de bain pour me limer un ongle des pieds, je réserve un billet d'avion sur mon ordinateur, je me mets debout et j'esquisse un pas de danse, je me roule sur le parquet. J'en arrive au point le plus jouissif de cette partie-là de la nuit, je ne suis plus qu'un corps surexcité et une bouche qui parle, ma promesse du début de soirée n'existe plus, je la balaye et je la range pour une autre fois, parce que finalement, merde, j'ai des arguments, j'ai bien le droit de faire la fête, j'ai beaucoup travaillé cette semaine, je me suis beaucoup occupée de mon fils, je suis une personne responsable, hein ? hein ? tu es d'accord ? mais oui, oui, tu es responsable, une mère responsable, une artiste responsable, RES-PON-SABLE.

Curieusement, au même moment, quelque chose de mon état intérieur se modifie, je ne me calme pas, au contraire, je désire encore plus, il faut plus

de parole, plus de discussions, plus d'enivrement, mais dehors. Je veux sortir de cet espace clos et me confronter à la foule, à la musique, à la rue, à la nuit. Bref, je veux voir des gens et partir pour une fête. Mon amie, elle, ne m'accompagne pas.

Alors je sors.

Il est une heure du matin quand j'arrive là où cela doit se passer. Je n'ai rendez-vous avec personne, mais je sais, ou du moins j'espère, que je vais croiser des amis, des partenaires avec lesquels je pourrai continuer mon numéro. Ça se passe comme prévu, et je croise: mon ex-compagnon, une amie sous sa perruque rose qui travaille au bar et me sert des petits verres d'alcool fort, une étudiante me salue moqueuse « Bonjour Chère Madame », une fille en tenue de boxeur, beaucoup de drag-queens, talons hauts et rouges et vernis, faux cils, pulpeux, pulpeuses, bien plus que moi, une connaissance qui veut me parler de son travail artistique, j'ai pas la tête à ça, un couple de garçon de mon âge, ça me rassure, on s'embrasse, leur amie styliste, les promesses d'amitié, oui on va se revoir, mais quand on sera sobres, encore un gin, ah mais il n'y a plus de tonic, c'est de la limonade au gingembre, une

créature costumée, visage de latex, tresses blondes, je ne te reconnais pas, je sais que c'est toi mais je ne te reconnais pas, un ami d'adolescence complètement saoul, mais toi t'es tellement chou, mais vraiment tellement chou, des aller-retours au bar et aux toilettes, toujours en troupeau, non c'est moi qui paie, t'es un peu habillée comme une lesbienne, on va danser ? j'aime bien ce type parce qu'il m'aime bien, demain tu te lèves tôt ? jusqu'à une heure on a cru qu'il n'y aurait personne, salut ma chérie, attends je te file le truc, mais toi t'es photographe ? je soutiens des adolescents et je fais du tir à l'arc, viens on va fumer, t'es tellement belle en femme, on va danser ? tu bois quoi ? un gin tonic ? j'étais en train d'essayer de m'éclipser, arrête de dire que tu es vieille, tu sais où il est ? on va danser ? viens je te paie un verre tu veux quoi ? j'adore ton parfum, on va danser ? viens on va fumer et après on va danser, mais d'abord je te paie un verre, y'a plus de tonic, le truc au gingembre ça pique la gorge, viens on sort fumer, je te paie un verre, je peux te piquer une cigarette, on va voir dedans ? viens on va boire un verre, vodka-lemon, fumer, fumer, il faut la cliquer, viens, viens boire, fumer, boire, fumer, viens, boire, fumer, viens viens, viens, je reste avec toi, elle est où l'after ?

Et puis on s'approche de la fin. Des entrepôts au centre-ville. Il faut toquer à une porte métallique et négocier notre entrée. Puis des escaliers qui montent à l'étage, divisé en trois espaces: au centre, un bar qui ne sert que des bières chaudes, à gauche, un corridor et des canapés recouverts de grappes de corps plutôt jeunes, endormis ou en pleine extase je ne sais pas. Au fond du corridor, une salle étroite, sans fenêtre, où un DJ passe une techno dure et énergique. Je danse un peu. Je reviens sur mes pas, repasse devant les jeunes corps emmêlés, pour visiter la salle de droite. Deux autres DJ passent une techno toujours pointue mais plus joyeuse. C'est ici que mes amis et moi danserons. Dès lors, ces mots qui prenaient toute la place au début de la soirée s'effacent, s'engourdissent. Ce ne sont que quelques onomatopées à l'oreille d'un ami, mais la bouche est sèche, pâteuse. Les corps eux-aussi sont usés, mais ils dansent en mode automatique. Je me dis que je suis bien, là, dans cet endroit étrange, mais la petite voix, la fameuse petite voix, commence à se faire entendre. Je répète à tous ceux que je croise: tu te lèves à quelle heure toi ? Soudain, au travers d'un petit volet qui n'a pas été fermé, j'entrevois la lumière. Je crois d'abord à un spot, une enseigne lumineuse, mais non, il fait

simplement jour. Encore une bière, encore quelques messes basses, encore quelques pas de danse, mais non, le coeur n'y est plus. Je traverse le corridor aux jeunes gens endormis, je descends les escaliers, je passe la porte métallique, il fait jour, c'est donc vrai, lumière bleue-grise insupportable, héler un taxi, je rentre.



## Virginie

Un vernissage, c'est joyeux, on a déjà regardé les images qui sont données à voir, une conversation ici, une histoire à entendre là, un récit d'autres images, un chagrin, un projet de voyage, un autre vernissage et, bien sûr: les histoires de coeurs. Je fais des images, je photographie les gens. Je n'écoute pas... absolument. Je cherche un point de vue, une interaction. J'aime bien cette veste qui brille, la nouvelle coupe de cheveux de cette femme, l'interaction timide entre ces deux jeunes artistes, la raideur de ce monsieur, le contre jour du jardin, le raccourci de cette main, la proximité de deux amis, la froideur d'un regard, le pli étrange de ce pantalon moutarde, l'inquiétude de ce garçon, que je reconnais, le bleu de la nuit que l'on voit qu'en photo, l'écart entre les personnes, les verres bizarrement disposés sur la table. Partiellement concentrée sur les images à trouver, je ne suis pas exactement là. Le travail est terminé, les lumières ne sont plus assez fortes, je ne vais pas utiliser le flash, j'essaie d'être là. Je m'intéresse, une discussion reprend, les gens sont détendus, grisés par le vin, la beauté des lieux et le plaisir d'être là, bien sûr il y a des enjeux, il y en a toujours... des enjeux.

En regardant les autres, je les imagine, puis je me rappelle que je suis là, qu'il faudrait prendre place dans une discussion, j'y arrive pendant 1 heure 45 presque exactement et puis tout à coup, je n'y arrive plus. Il faut absolument partir. Quitter les lieux dans les 5 minutes, sinon j'étouffe. S'enfuir. Je n'en peux plus du monde, cela n'a rien à voir avec la qualité des discussions ou de l'affection que je porte ou que l'on me porte, à un moment très précis, je n'en peux plus. Je dois me retrouver ailleurs, dans ma voiture, dans ma grotte, dans le silence. Je n'ai rien à faire de particulier, juste cette nécessité de partir, à un moment donné, une sorte de lâcheté, une sorte de liberté ...

Je suis dans ma voiture, j'écoute France Inter c'est le matin, j'irai à Lutry. Je sors de mon coffre mon vieux sac vert Frida Kahlo avec mes affaires de bain. Les jardiniers de la commune s'occupent du gazon avec leur machine qui fait du bruit, ils me saluent l'air un peu étonné. Protégée derrière mon petit mur en béton, je me déshabille, le plongeoir n'est pas encore installé sur la plateforme. Mais

les jardiniers de la commune ont nettoyé les cacas de mouettes. Le lac est parfaitement calme, c'est nuageux. Ma tenue est ridicule, j'ai une cagoule qui descend jusqu'à la nuque, des chaussons et des gants de *spiderman*. Je descends l'échelle pour me retrouver... dans cette eau froide. L'élément est presque métallique. Le froid anesthésie l'enveloppe du corps. C'est à ce moment précis que: chaque fois, je me demande pourquoi je suis là. Mais quelle habitude absurde, n'importe quoi cette idée d'aller se baigner toute l'année. Trop tard pour renoncer. S'immerger. Vite nager pour se réchauffer. Sur le dos, trois minutes sans penser à autre chose qu'à ses organes. Mon corps est en mouvement, léger, fonctionnel, jouissif. Les oreilles à moitié dans l'eau, j'entends le rythme que je produis, mais l'espace sonore est modifié, comme distendu. Le temps a disparu. A l'aller, il m'est difficile d'ouvrir les yeux tout le temps, le ciel est éblouissant. J'essaie de ne pas penser. Quand j'arrive à la hauteur de la petite maison rousse à colonne, je suis au bout de mon parcours habituel (500 mètres depuis le plongeur sur google maps). Je me retourne et j'observe, un petit moment suspendu de silence. Cette vision les yeux à trois centimètres de l'horizon. Je suis au milieu du lac, je veux dire verticalement,

moitié lac, moitié ciel. Au retour, je vais plus vite, je peux ouvrir les yeux en continu. Je ne vois pas où je vais, je m'éloigne de la rive, je dérive. J'essaie de me diriger avec la lumière, il n'y a pas d'autres repères dans le ciel. Parfois quand les nuages vont trop vite, j'ai presque mal au coeur. Le geste est tellement automatique qu'il ne m'appartient plus d'y penser. J'avance, la vitesse me glisse sur le corps. Je suis hors de moi. Avant de remonter, je lève la tête, me re-situe dans l'espace, je reviens à moi. Quand je sors, quand je quitte l'élément, j'ai déjà la nostalgie du lac, comme si je quittais un ami, mais je suis *wonderwoman*, le monde est à moi.

Ces images qu'on a faites hier, j'ai adoré les faire, se foutre à poil dans la forêt, le flash bricolé, le froid, les aiguilles de sapin qui piquent les pieds, le retardateur, prendre des pauses absurdes, j'adore ça. Mais ensuite, il faut regarder les images, choisir les images, travailler les images. Il faut alors me regarder, me voir à côté de toi, je ne supporte pas. Je ne me reconnais pas. Ce corps. Ce monstre. *Un monstre est un individu ou une créature dont l'appa-*

*rence, voire le comportement, surprend par son écart avec les normes d'une société. Apprendre à aimer le monstre, peut-être. Toujours derrière l'appareil. Je fais des images pour éviter de me voir. Je fais des images pour éviter de parler. Je fais des images pour éviter le réel. Je fais des images pour sublimer les autres, l'instant, la vie. Je fais des images pour passer le temps. Je fais des images par ennui. Je fais des images, parce que je ne sais rien faire d'autre. J'imagine que je fais des images, et parfois je ne les fais pas. Je fais des images pour apprendre à faire des images. Je fais des images pour ne pas oublier. Je fais des images pour inventer. Je fais des images pour être là aujourd'hui devant vous. Je fais des images pour oublier. Je fais des images pour avoir une raison de te regarder. Je fais des images pour éviter de manger. Je fais des images parce que je suis une voyeuse. Je fais des images parce que je ne sais pas faire la fête. Je fais des images dans ma tête.*